

libre des forces européennes, sans s'en mêler, sans s'en inquiéter. A côté et au-dessus de la politique transitoire que peuvent faire à un pays les nécessités du moment, il y a une politique nationale et traditionnelle qui ne doit jamais être perdue de vue ; mais les hommes de Février n'avaient en rien le sentiment de la dignité et de la grandeur de leur patrie. Leur politique égoïste et pusillanime a été aussi fatale à la France et l'a plus déconsidérée que les traités de 1815 ; elle lui a fait manquer une grande occasion de fortune et d'agrandissement, et perdre tout crédit et toute autorité.

Serait-il vrai, hélas ! que la grande époque de la France est passée, qu'elle ne reverra plus les temps de Richelieu, de Louis XIV, de Napoléon, pas même peut-être ceux de la Restauration et de Louis-Philippe ? Ce qui n'est que trop certain, c'est que chaque révolution emporte quelque chose de sa force et de son patriotisme, et lui fait perdre de plus en plus le sentiment d'elle-même. En 1848, l'Europe était profondément ébranlée, et la France s'est trouvée pendant quelques mois dans les meilleures conditions pour s'agrandir ; elle pouvait beaucoup entreprendre aux Alpes et sur le Rhin, et devait surtout entrer plus avant dans la question italienne ; mais elle a trop redouté la guerre, et de toutes les fautes qu'elle a commises alors, c'est là peut-être la plus grande. L'Empire a péri par la guerre, mais par la guerre poussée à l'extrême et convertie en système de gouvernement ; la Monarchie de Juillet a péri, au contraire, par la paix, et la République semble se préparer le même sort. La guerre est un des grands moyens de gouvernement ; faite à propos, elle donne la grandeur au dehors et la solidité au